Réseau International
Site de réflexion et de réinformation

reseauinternational.net Imprimé le 22 mai 2026

Le Royaume des Cieux et le Théâtre des Nations

May 21, 2026
Catégories: •, Analyses, Géopolitique
Auteurs: pacaw

Réseau International franchit une nouvelle étape : Soutenez la création de notre édition papier !

(https://reseauinternational.net/campaigns/reseau-international-franchit-une-nouvelle-etape-soutenez-la-creation-de-notre-edition-papier/)

Parce que les paroles s'envolent, mais que les analyses doivent rester. Chers lecteurs, chères lectrices, Depuis des années, Réseau International décrypte pour vous les enjeux complexes de notre monde, sans compromis et en toute indépendance. Aujourd'hui, face à la censure numérique grandissante et au flux incessant d'informations éphémères, nous souhaitons donner une nouvelle dimension à notre mission : porter nos analyses dans le monde physique. Nous lançons le projet d'une revue mensuelle papier. Un condensé de nos articles phares, de dossiers exclusifs et d'analyses de fond, soigneusement mis en page pour offrir une lecture apaisée, durable et que vous pourrez…

4 073,00 € de l'objectif de **40 000,00 €** atteint

Faire un don

---

par Azzedine Kaamil Aït-Ameur

Introduction
Depuis plusieurs décennies, le monde semble entrer dans une période de fragmentation profonde. Les catégories politiques héritées de la fin du XXe siècle – mondialisation, gouvernance internationale, universalisation des normes libérales – ne suffisent plus à expliquer les conflits contemporains.

L'interdépendance économique n'a pas empêché le retour des guerres. Les institutions internationales peinent désormais à produire un consensus moral durable. Et les grands récits universels qui prétendaient organiser

l'histoire mondiale voient leur autorité progressivement contestée.

Partout réapparaissent des logiques de puissance plus anciennes : mémoires civilisationnelles, rivalités impériales, visions incompatibles de la justice, du temps et de la vérité.

Mais ce texte part d'un constat plus inquiétant encore : certaines formes contemporaines de puissance ne cherchent plus seulement à dominer. Elles tendent aussi à dissoudre les limites morales qui permettaient autrefois de contenir la violence historique.

Lorsque la puissance cesse de reconnaître une autorité supérieure à sa propre nécessité stratégique, le droit demeure dans le langage, tandis que la limite disparaît dans les faits.

Peut-être notre époque ne traverse-t-elle pas seulement une crise géopolitique, mais une crise plus profonde : celle d'un monde où les civilisations ne partagent plus entièrement les mêmes évidences sur le réel, sur l'histoire et sur ce qui mérite encore d'être appelé justice.

I. Fragment d'une théologie du monde moderne

Il existe des époques où la politique cesse d'être seulement une gestion des forces. Elle devient une grammaire du destin. Et dans ces moments-là, les empires cessent de se mesurer en territoires : ils se mesurent en récits.

Les nations contemporaines ressemblent à des acteurs ayant conservé les décors du pouvoir mais perdu la mémoire du texte. Les armées demeurent. Les alliances se reforment. Les sommets internationaux se succèdent avec leurs rites, leurs formules et leurs indignations calculées. Pourtant, aucune parole ne semble encore capable d'ordonner l'Histoire vers une finalité supérieure.

La tragédie moderne réside peut-être là : les puissants ne croient plus, et ceux qui croient ne peuvent plus.

D'un côté s'étendent les gestionnaires du réel – stratèges, technocrates, marchés, appareils militaires et diplomatiques – capables d'agir sur le monde mais enfermés dans une logique de puissance sans transcendance.
De l'autre subsistent des consciences morales, spirituelles ou civilisationnelles qui parlent encore de justice, de vérité ou de destinée historique, mais dont la parole demeure sans force.

Ainsi apparaît la dualité de l'impossible : les hégémonies possèdent les moyens mais ont perdu le sens ; les consciences conservent le sens mais ont perdu les moyens.

Entre les deux s'étend le théâtre des nations : un monde où les déclarations morales servent souvent des intérêts stratégiques, où la communication remplace progressivement la vérité, et où les peuples assistent, inquiets, à une représentation dont plus personne ne semble véritablement maîtriser le sens ultime.

II. Le voile entre puissance et narration

Les civilisations anciennes ne disparaissent jamais totalement. Elles se retirent dans la profondeur du temps. Les jeunes puissances, elles, ne peuvent se retirer : elles doivent demeurer visibles. Car leur existence dépend moins de la durée que de la perception.

Ainsi naît une fracture invisible : d'un côté, des mondes qui acceptent de vieillir ; de l'autre, des systèmes d'une incorrigible jeunesse, contraints de se prouver sans cesse capables.

Et ce qui doit continuellement démontrer sa propre vitalité finit par transformer le réel en scène.

FR

Le monde devient alors un théâtre sans extérieur véritable. Les ordres dominants y jouent simultanément le rôle

d'acteurs, de metteurs en scène et d'interprètes de leur propre récit, tandis que les peuples assistent souvent à cette représentation en publics captifs, emportés dans des logiques qu'ils ne maîtrisent plus.

La guerre elle-même change de nature : elle ne tranche plus seulement des rapports de force ; elle produit des images. Et ces images remontent ensuite vers les centres de décision comme des oracles inversés.

Ce n'est plus la stratégie qui commande le récit. C'est la narration qui contraint la stratégie.

III. La disparition du discernement moral

Les civilisations anciennes craignaient encore le mal parce qu'elles croyaient à l'existence d'un ordre supérieur à elles-mêmes. Les sociétés contemporaines, elles, tendent à réduire toute question morale à un problème de procédure, de communication ou d'efficacité.

Le mal n'y disparaît pas. Il devient administratif.

Une civilisation incapable de distinguer le juste de l'utile finit par confondre la lumière avec l'éclairage de sa propre mise en scène.

Et lorsqu'une époque cesse de croire à l'existence du mal, elle devient particulièrement vulnérable à ses formes les mieux organisées.

Peut-être la ruse suprême du mal politique n'est-elle pas de se cacher, mais de se présenter comme simple nécessité historique.

Une puissance qui ne croit plus qu'en elle-même finit par considérer toute limite morale comme un obstacle stratégique. Mais une conscience sans pouvoir demeure condamnée au témoignage impuissant.

Le véritable ennemi des nations n'est donc pas seulement un État adverse, mais une forme d'ego politique devenue incapable de reconnaître des limites supérieures à elle-même.

IV. Les hégémons qui parlent trop fort n'écoutent qu'eux-mêmes

Toute hégémonie rencontre un jour un point de bascule : le moment où elle ne peut plus décrire le monde sans se décrire elle-même comme indispensable.

À partir de là, elle ne défend plus seulement des intérêts. Elle défend une continuité symbolique. Et cette continuité devient sacrée.

C'est ici que naît la théologie cachée des puissances modernes : car les hégémonies qui ne peuvent plus vaincre durablement apprennent à survivre dans le désordre même qu'elles entretiennent.
Les institutions demeurent. Mais leur langage politique change de nature : il se charge alors d'une dimension religieuse inversée. Non plus le sacré transcendant des anciennes civilisations, mais un paganisme déplacé vers les structures du pouvoir elles-mêmes.

Tous les empires finissent par rencontrer ce seuil : le moment où ils ne se perçoivent plus comme des acteurs de l'histoire, mais comme les conditions mêmes de possibilité de l'histoire.

À cet instant, la politique cesse d'être pragmatique. Elle devient liturgie.

Et une puissance qui se pense nécessaire au monde ne peut plus imaginer sa propre absence. Elle ne négocie plus avec ses limites : elle les interprète.

FR

Les faits cessent alors d'être ce qui résiste. Ils deviennent ce qui doit être narrativement absorbé.

V. Les civilisations du temps long et les hégémonies de l'instant

Certaines civilisations n'ont jamais entièrement accepté que l'histoire puisse être réduite à l'économie, au droit procédural ou à la gestion technique.

Elles continuent de penser en dynasties, en mémoire longue, en continuité spirituelle et en endurance historique.

Leur puissance ne vient pas seulement de leurs institutions, mais de leur capacité à inscrire le présent dans une profondeur temporelle plus vaste qu'elles-mêmes.

Là où certains ordres dominants cherchent à maîtriser le monde par l'accélération, d'autres civilisations cherchent d'abord à survivre au temps.

Elles savent que durer importe parfois davantage que vaincre, car toute victoire incapable de survivre au temps demeure incomplète.

La première logique absorbe le déclin. La seconde le refuse. Et ce refus transforme chaque recul en événement métaphysique.

Il existe en effet une loi invisible des systèmes fondés sur la mythologie politique : plus ils deviennent centraux dans l'ordre mondial, plus leur narcissisme stratégique les conduit à confondre leur propre cohérence avec l'ordre du monde.

Alors le monde extérieur cesse d'être un ensemble de contraintes ; il devient une série de miroirs déformants.

Chaque fracture apparaît comme une insulte. Chaque résistance comme une provocation. Chaque alternative comme une menace d'effacement.

VI. Le moment dangereux

Une puissance entre en danger lorsque la destruction de vies humaines cesse d'être perçue comme une tragédie et devient un simple instrument stratégique parmi d'autres.

À partir de cet instant, le langage diplomatique continue d'exister, mais il ne sert plus à contenir la violence : il sert à l'habiller.

Le théâtre des nations «unies» atteint alors son point de rupture lorsque les principes invoqués publiquement ne deviennent plus que des accessoires rhétoriques détachés de toute cohérence morale.

Le droit demeure dans les discours ; seule disparaît l'obligation de s'y soumettre soi-même.

Les peuples, eux, ne sont pas aveugles. Ils voient les destructions, les morts, les contradictions, les indignations sélectives et les vérités à géométrie variable.

Ce qui nourrit désormais la crise historique n'est pas seulement la violence du monde, mais l'écart devenu visible entre les principes proclamés et les actes accomplis.

VII. Le théâtre sans sortie

Dans ce système, il n'existe plus de spectateur final pour trancher. Seulement des récits concurrents cherchant à s'imposer comme réalité.

Le monde n'est plus seulement multipolaire. Il est devenu polysymbolique.

Chaque pôle produit sa propre version de l'histoire – et lutte pour la rendre universelle.

Cependant, toutes les civilisations ne se rapportent pas au pouvoir, à la limite et à la vie humaine à partir des mêmes principes.
Reconnaître l'existence d'un monde pluriel ne signifie pas que toutes les formes de puissance entretiennent le même rapport à la vérité, à la retenue ou à la destruction humaine.

Le conflit devient alors plus profond qu'une rivalité géopolitique : il oppose des pays qui ne reconnaissent plus les mêmes fondements du vrai et du juste.

Le drame du monde pluriel n'est peut-être pas que les États défendent des intérêts différents, mais qu'ils ne reconnaissent plus les mêmes vérités sur le temps, la limite, la justice et parfois même sur la nature de l'homme.

Alors la fracture devient presque irréductible : comme une opposition entre ceux qui cherchent encore à préserver une forme de retenue historique – fût-elle imparfaite – et ceux pour qui toute limite morale semble devoir céder devant l'impératif stratégique.

Le théâtre des nations cesse alors d'être une simple lutte d'intérêts. Il devient un affrontement plus profond : celui de différents rapports à la vérité, à la parole et peut-être même à la condition humaine.

Conclusion – Quand les empires deviennent des mythes vivants

Quelqu'un a dit un jour que la plus grande ruse du diable était de faire croire qu'il n'existait pas.

Et pourtant, ses méthodes demeurent reconnaissables : inversion des fautes, banalisation du mensonge, dissolution du réel dans la communication, justification permanente de l'injustifiable au nom du nécessaire.

Ce qui frappe notre époque n'est peut-être pas seulement la violence du monde, mais la tranquillité avec laquelle elle se met désormais en scène.

Comme si les nations continuaient de jouer une tragédie dont les gestes subsistent encore, mais dont plus personne ne se souvient véritablement du sens.

Le Royaume des Cieux n'a pas disparu. Il s'est retiré du langage de certaines puissances.Et peut-être est-ce là le cœur secret de notre crise historique : là où le Royaume des Cieux cesse d'ordonner la puissance, l'Histoire finit par tourner autour d'elle-même, jusqu'à prendre sa propre survie pour le sens du monde.

Azzedine Kaamil Aït-Ameur
Également auteur de : TRILOGIE de l'Empire du Mensonge
Essai philosophique sur le pouvoir, la propagande et le déclin de la civilisation

(https://reseauinternational.net/mentions-legales/)